

Académie d'Orléans, le 15 avril 2021.

1- Le point de la section Lettres.

2- Hommage à Philippe Jaccottet

(30 juin 1925 – 23 février 2021)

1- Le point de la section Lettres.

Chers collègues,

Avant de laisser la parole à Guy Basset et Françoise L'Homer, deux annonces de nature très différente.

En ce qui concerne l'orthographe inclusive, dont je vous ai déjà parlé, les choses évoluent peu, sinon qu'il apparaît que c'est de moins en moins un problème d'orthographe, et de plus en plus un problème politique. On peut donc s'attendre au pire... Jusqu'ici seule l'Académie française a pris nettement position contre. On est dans une situation où il n'est évidemment pas question d'interdire (puisque la politique s'en mêle), et encore moins de rendre obligatoire. Il est donc urgent d'attendre. Je me propose de prendre contact avec Xavier Darcos, chancelier de l'Institut de France, pour faire avec lui le point de la situation.

Je tiens à vous signaler la parution de *l'Anthologie bilingue de la poésie latine* qui vient de paraître dans la collection *La Pléiade*, parce qu'elle est d'une grande qualité et particulièrement originale. Elle ne se limite pas en effet à la seule production de la latinité romaine (jusqu'au IV^e siècle ap. J.C.), mais intègre toute poésie écrite en latin, des origines à nos jours. On y trouve en particulier beaucoup de poèmes du Moyen Âge, par exemple des poèmes du célèbre évêque d'Orléans sous Charlemagne, Théodulfe, des hymnes chrétiens (le fameux *Dies iræ*) et des poèmes latins de Du Bellay, Baudelaire et Rimbaud. Elle sort même des frontières françaises (Italie, Hollande, Angleterre, Allemagne). Elle est publiée sous la direction d'un latiniste, Philippe Heuzé, grand spécialiste de Virgile, que je connais bien. Les traductions sont remarquables.

Marc Baconnet

2- Hommage à Philippe Jaccottet

2-1- Sur le chemin de Philippe Jaccottet

Guy Basset

Avant d'évoquer Philippe Jaccottet, je voudrais signaler à nos consœurs et à nos confrères la parution récente d'un ouvrage qui traite de l'histoire de l'Orléanais au XVIII^e siècle. Claude Michaud qui a longtemps enseigné à l'université d'Orléans avant de rejoindre Paris, et qui connaît bien l'histoire de l'Orléanais, vient de publier à l'automne dernier un ouvrage intitulé *Un jansénisme provincial, l'exemple d'Orléans*. Cet ouvrage prend place aux côtés de la thèse de Gaël Rideau dirigée par notre confrère Jean Pierre Vittu en 2005. Celle-ci n'avait fait l'objet d'une publication qu'en 2009 aux Presses universitaires de Rennes sous le titre *De la religion de tous à la religion de chacun : Croire et pratiquer à Orléans au XVIII^e siècle* (nouvelle édition *openbook* en 2019). Rappelons aussi le travail plus pointu de Micheline Cuénin paru en 2007 sur la personnalité du Cardinal de Coislin, enterré dans la cathédrale. Voilà trois livres complémentaires parus en quinze ans sur l'histoire religieuse d'Orléans au XVIII^e siècle.

* * *

Il n'y a pas non plus de barque funéraire à quai,
pas de ciel au-dessus,
pas de vieux sphinx pour assurer l'équilibre.
Il y a seulement des murs de toutes parts comme
n'en ont que les tombeaux.

Philippe Jaccottet

« Ayant raté le titre », *Et néanmoins* (1093)
(Texte paru en 2000, écrit après 1996).

Philippe Jaccottet, décédé récemment le 24 février 2021, est un des rares poètes à être entré de son vivant dans la prestigieuse collection de *La Pléiade* chez Gallimard. Ce volume paru en 2014,

réunit ses œuvres en prose et en vers, dont certains *Carnets* (1980-1998), œuvres qui sont qualifiées d'« œuvres de création ». Cet ensemble constitue en quelque sorte son testament que viennent compléter ses parutions ultérieures notamment ce livre de poèmes paru quelques jours après sa disparition, *La clarté Notre-Dame*. Nous disposons aussi, à cette occasion, d'une biographie quasi officielle jusqu'en 2014, ce qui est bien suffisant si l'on note que c'est à Grignan, ville symbolique des lettres, où il s'était retiré depuis 1953, peu après son mariage, il y a près de soixante-dix ans, qu'il est décédé. Né en Suisse dans une famille protestante le 30 juin 1925, Philippe Jaccottet commence très tôt à écrire et à publier : dès 1945, à vingt ans, il publie en Suisse un premier recueil (*Trois poèmes aux démons, précédés de Agitato*) qu'il choisit de ne pas faire figurer dans l'édition de *La Pléiade*. Il est suivi d'un second volume en 1947, *Requiem*, né du regard porté sur des photos qui montraient des cadavres de jeunes otages français. Ce dernier figure dans les annexes de l'édition de *La Pléiade* suivi de longues remarques écrites en 1990.

Fin septembre 1946, Philippe Jaccottet a déjà fréquenté le milieu littéraire suisse, notamment deux hommes avec qui il restera toute sa vie très lié et fidèle à leur mémoire après leur mort : Gustave Roud et l'éditeur Mermod. Ce dernier le fait travailler et Philippe Jaccottet gagne Paris où il va rencontrer de nombreuses personnalités littéraires parmi lesquelles Francis Ponge, André du Bouchet, Yves Bonnefoy, Jean Tardieu, des poètes de sa génération... En septembre 1953, il commence sa collaboration à la *Nouvelle Revue Française* en donnant trois poèmes. Il y collabora quarante ans, y présentant plus de cent cinquante contributions en marge de

ses autres travaux poétiques. Philippe Jaccottet poursuivra toute sa vie cette activité de recensions et de critiques dans plusieurs supports, le nourrissant à la fois matériellement et spirituellement.

C'est en décembre 1953 que paraît son premier ouvrage chez Gallimard, *L'effraie* : publié dans la célèbre collection « Métamorphoses » dirigée par Jean Paulhan. Philippe Jaccottet prend place immédiatement au milieu des plus grands poètes contemporains : Breton, Michaux, Aragon, Ponge... Le livre reçoit en mars 1956 le prix suisse Rambert, premier d'une série des nombreuses distinctions qui lui seront attribuées.

Si Grignan est devenu sa base de travail, Philippe Jaccottet saura s'en échapper périodiquement pour participer à des manifestations littéraires ou pour, tout simplement, parcourir le monde, accueilli souvent par des amis : c'est ce qui marque principalement sa biographie officielle avec la chronologie de ses publications et avec quelques références familiales (il a deux enfants).

Si sa poésie est née, comme il en convient, de l'effondrement des valeurs et de la perte de sens aux lendemains immédiats de la seconde guerre mondiale, elle ne cessera d'évoluer, mêlant des vers et des proses, et intégrant les richesses de ses lectures, tant formellement que par une proximité avec les *haïku* quand il les découvrira. Comme pour beaucoup de poètes, sa pratique de la poésie sera accompagnée d'une réflexion sur la poésie : « Pour nous, qui vivons de plus en plus entourés de masques et de schémas intellectuels, et qui étouffons dans la prison qu'ils élèvent autour de nous, le regard du poète est le bélier – il emploiera la même image (au sens animal et au sens militaire, à la mort de Ponge) – qui renverse ces murs et nous rend, ne serait-ce qu'un instant, le réel, et avec le réel, *une chance de vie* », écrit-il en 1968 dans *L'entretien des muses*, qui rassemble de nombreux textes critiques sur la poésie du XX^e siècle, texte non repris dans l'édition de *La Pléiade*. Ce livre sera complété en 1987 par un second livre de « lectures de poésies » dont le titre est vraiment comme un programme de lectures en vue d'écriture : il s'intitule *Une transaction secrète*. Toute lecture, toute poésie n'est-elle pas en quelque sorte une transaction, une transaction avec le réel ? Si Philippe Jaccottet parle des autres

poètes, c'est plus pour souligner une communauté de littérature, de poètes qu'un accord profond : chacun a droit à son expression qui peut faire naître d'autres expressions.

Dans une intervention à la télévision en 1974, il assignait à la poésie la tâche de rendre compte de « la dimension secrète du monde » et de faire émerger « une clarté qui viendrait du plus haut sur les objets quotidiens sur les moments les plus simples et les plus quelconques de la vie », en quelque sorte une « lumière insaisissable ».

Retracer le parcours poétique de Philippe Jaccottet et ses évolutions demanderait plus de temps et des études critiques existent déjà en nombre : les plus importantes sont signalées dans la bibliographie de l'édition de *La Pléiade* (1608-1609). Relevons simplement l'abondance et la variété des publications de cet auteur, et leur articulation souterraine avec le monde de l'art. Plusieurs des volumes de poésie paraissent d'abord illustrés par des artistes, dont son épouse. Soulignons aussi la simplicité dans laquelle s'exprime Philippe Jaccottet : ses textes, ses poésies coulent, pourrait-on dire, et se lisent facilement. Attention au regard et inquiétude iront souvent de pair dans la poésie de Jaccottet : il faudrait évoquer les nombreuses descriptions de paysages, de villes ou de scènes et le « travail du poète » « de veiller comme un berger/ et d'appeler tout ce qui risque de se perdre s'il s'endort », écrivait-il dès 1958. (*L'ignorant*, « Paroles dans l'air », 155). Avec Philippe Jaccottet c'est l'air du temps qui prend forme en poésie.

En avril 1971 – il y a cinquante ans déjà – la collection de poche Poésie/Gallimard publie une anthologie de ses œuvres, avec une préface importante de Jean Starobinski, critique d'origine suisse récemment disparu : la biographie officielle note qu'elle marque « un tournant dans la réception critique », sans doute autant que d'assurer une large diffusion de la poésie de Jaccottet. Puis en 1976, Philippe Jaccottet rentrera avec un choix de poèmes dans la collection des « Poètes d'aujourd'hui » chez Seghers, et le premier colloque universitaire qui lui sera consacré à Paris l'est dès janvier 1985 (publié en 1986 et de nouveau en 2000). En 1991, François Barat réalisait pour le Centre Georges Pompidou à Paris le premier film sur Jaccottet. À

partir de 1969, Philippe Jaccottet a commencé à déposer ses manuscrits à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

Poésie et traduction constituent pour Philippe Jaccottet deux poumons qui le font vivre. Et on vit quand même mieux avec deux poumons qu'avec un seul surtout quand les deux ont trait à la langue, au rapport aux langues ! Pour l'évocation de ce deuxième poumon (ou de ce premier) qu'est la traduction, il est tout à fait naturel que je m'efface devant l'ultra-compétence

et la notoriété de Françoise L'Homer par ailleurs à l'origine de cet hommage de l'Académie. Nous y retrouverons aussi le caractère international de l'écrivain – même s'il semble avoir été plus apprécié, au moins au début, en France que dans son pays d'origine, pourtant toujours présent chez lui. Je laisse donc la parole à Françoise L'Homer pour tracer l'adret ou l'ubac de cette œuvre.

Guy Basset

2-2- Philippe Jaccottet traducteur

Françoise L'Homer-Lebleu

Dans une de ses dernières communications, notre confrère Pierre Muckensturm, commentant les récentes avancées de l'intelligence artificielle, se demandait si nous savions qu'aujourd'hui, « toutes les brèves que nous lisons dans notre journal sont rédigées par un ordinateur qui a eu connaissance auparavant de la dépêche de l'agence de presse et qui est capable d'adapter son texte à la couleur politique du journal ». Mais qu'en est-il de la poésie ? Il existe certes des logiciels de traduction automatique, mais faites l'expérience avec un poème et vous verrez : je l'ai faite avec *Erlkönig*, « *Le Roi des aulnes* », ce poème de Goethe qu'ont appris par cœur tous ceux d'entre vous qui ont fait jadis ne serait-ce que deux ans d'allemand au lycée. Le résultat est déroutant, et si parfois on reconnaît au moins les mots, souvent ils sont traduits à contre sens – les saules deviennent des « pâturages », la ronde des elfes, le « train de nuit », et le Roi des aulnes, « le roi de Dieu » – mais surtout, il leur manque ce souffle mystérieux qui transforme une simple « information » en texte poétique. Ce souffle, Philippe Jaccottet l'avait, révélé à lui-même dès sa jeunesse par son maître et compatriote le poète Gustave Roud, traducteur de Novalis, de Hölderlin, de Rilke et de Trakl et qui lui avait fait découvrir le romantisme allemand, et encouragé par ce grand mécène qu'était l'éditeur

suisse Henry-Louis Mermod rencontré en 1946 à Lausanne. Henry-Louis Mermod le plongea directement dans le grand bain en lui confiant la traduction, qui paraîtra dès 1947, de *La Mort à Venise*, cette nouvelle de Thomas Mann si bien rendue en 1971 par le film éponyme de Luchino Visconti. Deux ans plus tard paraissait de Thomas Mann encore, à ces mêmes éditions Mermod et traduit par Jaccottet, l'essai intitulé *Études, Goethe – Nietzsche – Joseph et ses frères*. Ce furent pour Philippe Jaccottet les premières d'une longue série de traductions, d'ailleurs entreprises pour nombre d'entre elles d'abord comme gagnepain, et que, tout en faisant nettement le départ entre les deux, il mena à côté de son œuvre personnelle jusqu'au début des années 1990.

Je ne puis vous donner la liste de toutes ses traductions, elle est impressionnante. C'est à lui que nous devons en France d'avoir découvert toute l'œuvre de l'Autrichien Robert Musil à laquelle il travailla jusqu'en 1989, l'auteur entre autres des *Désarrois de l'élève Törless* et de *L'Homme sans qualités*, cette fresque gigantesque – mille huit cents pages et non terminée – de l'Empire austro-hongrois sur son déclin en 1913 devenu *Kakanien* sous la plume de Musil et la Cacanie sous la sienne. À lui aussi que nous devons nombre de traductions de Rilke, de ses poèmes parus pour

certains d'entre eux dans le petit livre qu'il écrivit pour la collection des *Écrivains de toujours* aux éditions du Seuil ; ou encore de la correspondance que Rilke entretint avec Lou-Andréas Salomé, aimée de Nietzsche avant de l'être de lui, ainsi qu'avec Boris Pasternak. Et puis, pour la langue allemande encore, c'est lui qui dirigea le volume que *La Pléiade* consacra en 1967 à Hölderlin, volume dans lequel à côté de ses propres traductions, il intégra des traductions entre autres de Gustave Roud bien sûr et de Jean Tardieu, de Michel Deguy et d'André Du Bouchet. De Hölderlin découvert comme dit plus haut en 1946 grâce à Gustave Roud et dont l'an dernier on célébra d'ailleurs le 250^e anniversaire de la naissance, il avait en 1957 déjà traduit *Hypérion*. Pour son œuvre de traducteur, et en particulier pour ses travaux sur Hölderlin lui fut en 1997 attribué le prix Friedrich Hölderlin.

Ce sont là toutes des traductions de l'allemand qu'il avait appris dans sa jeunesse, et il y en eut bien d'autres. Citons pour l'allemand encore la grande poétesse autrichienne Ingeborg Bachmann, Walter Benjamin, Adolf Muschg, Peter Härtling, Ludwig Hohl, Thomas Bernhard, Conrad-Ferdinand Meyer, Goethe et Hermann Hesse. Mais il ne se contenta pas de l'allemand, il y eut aussi dans les années 50 le grec de Platon pour *Le Banquet* paru à Lausanne en 1951 puis celui d'Homère dont il traduisit l'*Odysée* pour le Club français du livre, rendant les alexandrins du texte grec en vers de quatorze syllabes afin de leur donner l'ampleur nécessaire ; et encore l'espagnol avec Luis de Gongora ; le tchèque avec les poèmes de Jan Skácel que cependant, ne connaissant pas le tchèque et dérogeant à la règle qui veut que l'on traduise directement de la langue source à la langue cible, il traduisit à partir de la traduction qu'en avait donnée le poète allemand Rainer Kunze. Et puis aussi l'italien avec entre autres Carlo Coccioli, Piero Gazzola, Carlo Cassola, Giacomo Leopardi, Carlo Fruttero, Franco Lucentini, Piero Bigongiari, Eugenio Montale, Pétrarque et Le Tasse même, mais surtout Giuseppe Ungaretti, son ami, à qui je réserverai une place à part.

C'est fin septembre 1947 à Rome que Philippe Jaccottet rencontra pour la première fois Giuseppe Ungaretti, à l'occasion d'un congrès consacré à l'avant-garde littéraire où se pressaient nombre de grands noms de la critique

européenne. À Ungaretti revenait le soin de conclure, et « faisant enfin irruption dans cette morgue capitonnée, écrivit en 1968 Philippe Jaccottet dans la *Gazette de Lausanne*, résonna la voix d'Ungaretti « pour souhaiter à l'avenir de la littérature une poésie « *chi c'illumini* », qui nous illuminât », des paroles d'autant plus fortes qu'Ungaretti était un « homme blessé », marqué par les guerres et par les deuils. À l'époque, Jaccottet ne connaissait que très peu l'italien ; il se mit donc à l'apprendre mieux afin de pouvoir, par « cette transaction secrète » qu'est toute traduction disait-il, faire entendre aux lecteurs français la voix de celui qui devint pour lui « comme une figure tutélaire », son ami, « l'un des plus proches de tous les poètes qu'il ait connus ». Traduits par lui parurent d'Ungaretti en 1965 aux éditions du Seuil son « Journal de voyage » *À partir du désert*, puis en 1973, conjointement aux éditions de Minuit et au Seuil, ses poèmes rassemblés dans *La Vie d'un homme*. Et surtout, paru en 1969 sous le titre *Innocence et Mémoire*, un recueil dans lequel sont regroupés nombre d'articles, de cours, de conférences et autres textes qu'Ungaretti avait consacrés aux auteurs qu'il avait croisés sur son chemin. Parmi eux un long essai sur Giacomo Leopardi déjà cité, ce chancre de la mélancolie emporté en 1837 par le choléra, l'auteur de *Zibaldom* (« Fourre-tout de pensées »), dont Ungaretti partageait avec Jaccottet la prédilection qu'il avait pour lui. « J'ai eu de la chance avec mes traducteurs, écrivait Ungaretti au journaliste et critique littéraire Leone Piccioni en mai 1966 : Bachmann et Celan, les deux plus importants poètes allemands, et Jaccottet, un très bon poète et un traducteur parfait ». De Paul Celan, je parlerai plus bas, mais ici déjà soulignons que Celan lui aussi ne connaissait que des rudiments d'italien quand en 1965 il fut sollicité pour le traduire.

Il est un autre poète que Philippe Jaccottet traduisit parce que c'était lui aussi un homme blessé, meurtri dans sa chair, mais dont « la parole qu'on avait voulu écraser », écrit-il, ressurgit dans ses poèmes « comme l'eau des torrents qui claque en coup de fouet au visage », et par là-même sa poésie prenait une valeur universelle. Il s'agit du poète russe Ossip Mandelstam, condamné à l'exil en 1934 pour son *Épigramme contre Staline* et mort d'épuisement en déportation à Vladivostok en décembre 1938. Pour lui, Philippe Jaccottet apprit le russe qu'il ne

connaissait pas et se mit à traduire. Les traductions de ses poèmes parurent à Genève en 1981 dans un numéro spécial de la *Revue des Belles-Lettres*.

Il y eut un poète de la même veine qu'Ossip Mandelstam devant lequel pourtant il avoua avoir échoué, et j'ai déjà cité son nom. Né Paul Pessach Antschel en novembre 1920 à Czernowitz en Bucovine, nous le connaissons sous le nom de Paul Celan, et il devint français : Une famille juive, des parents internés en 1942 dans un des camps nazis d'Ukraine, son père qui y meurt du typhus, sa mère, assassinée d'une balle dans la nuque, et lui-même interné au camp de travail de Tabaresti en 43. La région libérée par l'Armée rouge en 44, il part à Bucarest, et dès 1945 y écrit *Die Todesfuge* (« la Fugue de la mort »), traduisant en allemand, dans la langue qui était la sienne, sa véritable patrie, et dans des vers qu'on ne peut oublier, l'horreur traversée. En automne 47, quelques semaines avant l'abdication du roi Michel de Roumanie et la proclamation de la République populaire de Roumanie (30 décembre 47), il prend la route de l'exil, à pied, direction la Hongrie puis Vienne où il arrive le 17 décembre 47. La *Fugue de la Mort* y paraît dans son premier recueil de poèmes *Der Sand aux Urnen* (« Le Sable dans les urnes »). Et en juillet 1948, c'est le départ pour Paris. Après des études de germanistique – et naturalisé français – tout en continuant à écrire et à traduire, y compris Ungaretti et Mandelstam, il devient lecteur d'allemand à la rue d'Ulm. Rattrapé par ses ombres, la nuit du 19 au 20 avril 1970 il se jette dans la Seine, tout près, croit-on, du Pont Mirabeau... Un mois auparavant, il était à Tübingen, dans la tour où dans la demi-nuit de son esprit Hölderlin avait passé les trente-six dernières années de sa vie.

Sollicité par les éditions du Seuil pour traduire Paul Celan qu'il « avait rencontré une fois, grave, lointain, et proche portant », après quelques essais, Philippe Jaccottet cependant recula. « Quelle que soit l'admiration que j'ai pour Celan écrivit-il, cette poésie de l'extrême tension ne m'était pas assez proche », tant il est vrai que « compte aussi pour traduire l'affinité d'un poète avec celui qu'il traduit ». Jaccottet cependant lui consacra un bel hommage dans le numéro spécial que *Les Études germaniques* consacrèrent en juillet 1970 à celui que le professeur Claude David appelait « le plus grand

poète français de langue allemande » qui venait de disparaître.

Parmi les traductions que l'on attribue à Philippe Jaccottet, il en est une pourtant qui n'en est pas vraiment une : il s'agit des *Haïku* publiés en 1996 aux éditions fata morgana, et qui comme le précise le sous-titre, plus que des traductions de poèmes sont en fait des « transcriptions ». Des transcriptions faites à partir de l'anglais dans la traduction qu'en avait donnée au début des années 50 un poète anglais épris de culture japonaise Reginald Horace Blyth (1898-1964). Dans ces poèmes d'une grande sobriété, obéissant à des règles très strictes et où la nature tient une grande place, Philippe Jaccottet avait vu comme des « tableaux en miniature », dans lesquels on pouvait « retrouver toute la profondeur du monde ». Lui-même maîtrisait mal l'anglais, mais il assumait de se contenter de transcrire ces poèmes à partir de l'anthologie de Blyth, quitte à ce qu'il y ait une erreur possible – et j'ajouterai que par bonheur, il ne s'agit ni d'une dépêche diplomatique ni d'un texte liturgique ! L'important, c'était de « traduire l'émotion que suscite le poème ». « C'est la fidélité à l'expérience bouleversante de la lecture qui devient alors l'exigence » commentait en 1999 Nathalie Billant Rannau dans le numéro que la revue *Atala* consacra à la traduction.

« Il faut », écrivait Philippe Jaccottet dans l'article de la NRF qu'il écrivit en 1959 à propos des *Élégies de Duino* de Rilke, qu'en lisant la traduction, « le lecteur français qui ne sait rien de Rilke » non seulement « découvre le grand œuvre », mais aussi « qu'il ressente le choc », et c'est finalement aussi ce qu'il tenta de faire avec les *haïku*. C'est à la place de ce lecteur ignorant que doit se mettre le traducteur, au prix d'un certain effacement de soi certes – « L'effacement soit ma façon de resplendir ! » écrivait-il en 1958 dans *L'Ignorant* » - mais en « tâchant de rendre sensibles à d'autres que lui d'heureuses rencontres » et de leur offrir « le fruit de rencontres essentielles, dans [sa] vie de poète, de traducteur et d'homme tout court ».

En 1997, alors que depuis quelque temps déjà il n'était plus tenu de traduire pour vivre, Philippe Jaccottet publiait aux éditions Gallimard sous le titre *D'une lyre à cinq cordes* une anthologie des poèmes qu'il avait traduits...Mais...à quoi

bon des poètes aujourd'hui ? « À quoi bon des poètes en un temps de détresse ? », demandait Hölderlin en 1801 dans une élégie qui fit couler beaucoup d'encre, y compris celle de Heidegger, et qui a nom *Brot und Wein*, « Le Pain et le Vin » : « *Wozu Dichter in dürftiger Zeit ?* ». La réponse, Philippe Jaccottet nous la donna il y a peu, à la fin le *La Clarté Notre-Dame*, l'un des trois derniers

« *Nah ist
Und schwer zu fassen der Gott.
Wo aber Gefahr ist, wächst
Das Rettende auch.
[...]
So gib unschuldig Wasser,
O Fittige gib uns* »

Voilà ce qu'en des temps de détresse nous donnent les poètes, et avec eux leurs « passeurs », ceux qui les font circuler d'une langue à l'autre, leurs traducteurs, en en rendant le sens, le souffle, et l'émotion qui nous touche : « des ailes » qui nous portent au-delà de nous-mêmes, et « une eau innocente », pour tenir tout au long du chemin qui reste à parcourir. Comme si, concluait Philippe Jaccottet à la toute dernière page de ses œuvres en un ultime viatique encore offert à ses lecteurs, « en ce début de poème, en quelques vers, [Hölderlin] avait dit presque tout l'essentiel. »

recueils publiés à sa demande fin février/début mars derniers, à titre posthume, et c'est de nouveau par la bouche de Hölderlin qu'il nous la donne, avec ces vers tirés de *Patmos*, le dernier et « peut-être le plus bel hymne que Hölderlin ait écrit et achevé avant que sa pensée ne s'égaré un peu » écrit-il :

« Tout proche
Et difficile à saisir le Dieu
Mais là où il y a danger, croît
Aussi ce qui sauve
[...]
[Alors], donne-nous une eau innocente
Oh donne-nous des ailes »